LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à ANDRÉ LORULOT
22, rue du Chevalier-de-la-Barre, 22
PARIS - XVIII[e]

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 228 | DIX CENTIMES | JEUDI 19 AOUT 1909

CIRA

Les Socialistes
ET
l'Expédition Marocaine

Depuis le début des hostilités du Maroc, le Parti Socialiste a vivement combattu la politique coloniale suivie par le ministère Clemenceau, au nom du parti radical.

Les socialistes n'ont rien épargné pour montrer toute l'absurdité de cette expédition. Ils ont dévoilé les dessous financiers, les louches conbinaisons masquant les intérêts d'une poignée d'agioteurs avides.

Sur beaucoup de points, l'argumentation socialiste a été logique et conforme à la critique faite sur la même question par les anarchistes.

On a pu voir en maints endroits les uns et les autres associer leurs efforts dans un but de protestation, platonique d'ailleurs.

Des meetings de flétrissure et d'indignation ont eu lieu par centaines, où le copain anarchiste pérorait à côté du député unifié ou du secrétaire de syndicat. Tous étaient unis dans cette même pensée que le prolétariat ne devait pas se sacrifier pour la défense d'intérêts qui non seulement n'étaient pas les siens, mais qui, de plus, leur étaient catégoriquement opposés. Tous étaient d'accord pour approuver la résistance de ces Marocains, ne voulant pas se laisser lâchement voler, dépouiller, assommer et violer sans esquisser un geste de rébellion.

Et précisément... cette logique socialiste nous surprend.

Elle fut habile, certes ; car autour du parti socialiste, redevenu un peu plus combattif et un peu plus propre — oh ! bien peu — des énergies et des dévouements se sont rencontrés, sur lesquels les Manitous ne devaient plus compter, et aux yeux des éléments les plus clairvoyants et les plus actifs, le parti unifié a tenté de reprendre grâce à l'affaire marocaine, quelques bribes d'un prestige qu'il avait totalement perdu à la suite des comportements de la camarilla justement qualifiée *Sociale Lucullus*.

***

Est-ce le seizième ou le vingt-troisième discours que le Jaurès à la voix rocailleuse oppose, avec ténacité, aux sophismes des « hyènes gouvernementales » ?

Quelle intégrité chez cet homme... Que de belles phrases dont nous pourrions être dupes, si nous avions la mémoire courte.

Mais nous n'avons rien oublié..., et nous retrouvons par exemple les lignes suivantes, extraites d'un article paru le 20 Juillet 1900 dans la *Petite République*, (c'était alors l'organe officiel des socialistes français), sous la signature du citoyen Henri Turot, conseiller municipal.

La Chine ne peut être abandonnée à ses destinées ; il me paraît intolérable que quatre cent millions d'hommes prétendent rester en dehors du mouvement moderne.

Il faut donc aller en Chine *pour y écraser les vieux partis* — cause de tous les malheurs actuels — et y *imposer* les réformes nécessaires. Il faudra la diviser en vices-royautés confédérées. Etc.

L'opinion contenue dans ces déclarations était à ce moment commune à presque tous les socialistes de France. On protestait bien—pour la forme — contre les atrocités commises par le corps expéditionnaire, mais là se bornait l'effort socialiste. Il fallait bien civiliser ces barbares jaunes, mettre de l'ordre dans leurs affaires, intervenir entre les partis.... et surtout mettre la main sur une part quelconque du gâteau convoité.

Seuls quelques esprits indépendants comme Gohier et d'autres ne s'arrêtèrent devant aucune combinaison gouvernementale et vinrent avec les anarchistes dénoncer les véritables mobiles de la boucherie asiatique.

***

Or, en ce temps là, en 1900, les hommes et les faits étaient très différents de ceux que nous connûmes en ces années dernières.

C'était le ministère d'un homme habile en l'art de gouverner : Waldeck-Rousseau. Le hasard qui préside aux destinées parlementaires avait fait que, pour se maintenir au pouvoir la côterie Waldeck-Millerand-Gallifet avait besoin de l'appui de la fraction socialiste.

On l'acheta. On forma cettre concentration majoritaire qui devint célèbre sous l'appellation du « Bloc ». Les socialistes participaient au pouvoir. Un des leurs, le bon baron, possédait même un portefeuille ministériel. Un autre, Jaurès étalait sa bedaine dans le fauteuil de la Présidence de la Chambre (il était vice-président). Tous bénéficiaient de faveurs diverses et mangeaient au ratelier de la République bourgeoise triomphante. Le frère du même Jaurès bénéficiait dans la Marine d'un avancement scandaleux et M. de Pressensé avait lui aussi un frère qui décrochait une trésorerie générale. Quelle curée !

Donnant, donnant... Le gouvernement en se servant des socialistes, devait non seulement les utiliser, mais aussi les annihiler, détruire leur hypothétique travail de révolte et d'éducation.

Et pour ne pas perdre leurs sinécures, pour rester dans l'assiette au beurre, les socialistes se mirent à aboyer à l'unisson de la meute parlementaire.

Les fusillades de Châlon et de la Martinique, mais c'était tout au plus des erreurs regrettables sous le régime du Bloc. Cela n'empêchait pas de soutenir le ministère, pour sauver la République menacée par la sempiternelle Réaction.

La guerre de Chine ? Les expéditions coloniales ? Les brigandages capitalistes à travers les populations « barbares » ? Nous avons vu plus haut quelle était l'attitude opposée par les socialistes aux procédés de civilisation bourgeoise.

Cette clique d'arrivistes sans vergogne, nous l'avons jugée alors, par ses actes, Charlatans grotesques trompant le peuple avec le mirage d'une émancipation impossible avec les hommes actuels, dans le but de monter au pouvoir le plus rapidement possible. Un des nôtres n'a-t-il pas dit que « la conquête des pouvoirs publics par les socialistes n'était et ne pouvait être que la conquête des socialistes par les pouvoirs publics » ?

***

Alors, pourquoi cette comédie à propos du Maroc ?

Pourquoi ceux-là mêmes qui sont allés en Chine massacrer les Boxers se refusent-ils à aller faire subir aux indigènes marocains un sort identique ?

Pourquoi, oui, pourquoi ? Sont-ils devenus meilleurs ?

Oh non ! Ils sont demeurés des exploiteurs de la bêtise populaire auxquels tous les moyens sont bons pour assurer leur situation de jouisseurs, de parasites et d'ambitieux.

Mais les temps sont changés. On ne gouverne plus avec les socialistes. Le parti radical s'est cru assez fort pour gouverner de lui-même. Il ne s'appuie plus que sur quelques individus (Briand, Viviani, etc) qui sont en somme devenus des radicaux. Il s'appuie d'autre part sur une partie modérée de la représentation républicaine A ces modérés, il faut donner des gages et on le fait en poursuivant et en tracassant les révolutionnaires, les socialistes...

Voilà tout le secret de l'opposition socialiste.

Alors qu'ils laissaient Waldeck et Combes fusiller à Limoges, La Martinique, assommer à Paris, etc ; ils protestent contre leur continuateur Clemenceau à propos de Narbonne ou de Villeneuve St-Georges.

Alors qu'ils soutenaient de leurs suffrages le vieux soudard Gallifet, massacreur des insurgés de 1871, ils couvrent d'injures leur ex-ami Briand qui a réussi à pousser plus à fond la tactique de pénétration... pacifique.

Alors qu'ils voulaient aller en Chine et qu'ils s'enrôlaient derrière les piliards internationaux, ils s'indignent contre l'expédition du Maroc et trouvent intolérables les prétentions du Gouvernement français.

Fumistes ! Vos théories s'accommodent facilement des nécessités et des contingences de votre arrivisme.

Blagueurs ! Le peuple n'est pour vous qu'un piédestal. On le trompe, on le berne, on le roule, on lui fait avaler toutes les couleuvres, accepter toutes les variations, selon l'utilité du moment.

Canailles ! Vous endormez l'individu et votre besogne a pour but de maintenir un état de choses dont vous jouissez en perpétuant la résignation et l'ignorance.

***

Et vous vous étonnez que les anarchistes vous combattent et vous démasquent ?

Votre travail n'a rien de commun avec le nôtre. Vous ne travaillez nullement à la régénération de l'individu et à l'amélioration des rapports sociaux. Non seulement vous ne cherchez pas à détruire ce qu'il y a de mauvais chez l'homme, mais vous avez intérêt à empêcher que d'autres fassent ce travail. Vous n'avez pas besoin d'individus conscients et libérés, qui sachent ce qu'ils veulent, qui connaissent le but à atteindre et les voies à suivre pour y parvenir.

Ce qu'il vous faut, ce sont des suiveurs, acceptant une idée sans la discuter, marchant sur un mot d'ordre quelconque, des hommes qui ne pensent pas, qui ne raisonnent pas, qui forment une matière inerte et veule, facile à pétrir par tous les roublards.

En toutes occasions, nous saurons donc combattre votre politique pourrisseuse, vos mensonges et vos préjugés.

Il faut que l'individu prenne confiance en lui-même, qu'il se méfie de tous les charlatans, de tous les prometteurs de Paradis. Et alors vos campagnes hypocrites et platoniques contre les aventures coloniales, n'auront plus de raison d'être parce que le prolétaire n'attendra pas votre permission pour se révolter et refuser de marcher.

Les Espagnols viennent de nous faire voir le mépris qu'ils professaient pour la politique et les vaines interpellations parlementaires. Ce mouvement impulsif et incomplet ne pouvait certes donner des résultats intégraux.

Il appartient à des hommes conscients de se dresser utilement contre des institutions oppressives dont la force principale est constituée par la bêtise et la résignation générales.

Vous nous verrez déployer contre votre tyrannie nouvelle, votre despotisme de demain, autant d'ardeur, autant de colère que les hommes libres en ont toujours apporté à combattre les puissances d'oppression qui de tous temps ont tenu sous leur joug les humanités inconscientes, faibles et craintives.

André LORULOT.

Chiquenaudes
ET
Croquignoles

LES NOUVEAUX

On vient de remplacer les deux argousins Blot et Mugat dont la fin fut si dramatique.

Les nouveaux — Jouin et Legrand — ont été reçus d'une façon impressionnante et pour les encourager dans leurs nouvelles fonctions, les gros légumes de la flicarderie n'ont trouvé rien de mieux que de leur faire le panégyrique de ces deux héros qui furent vaincus, tout en étant deux contre un.

Espérons que la bravoure des successeurs leur sera moins funeste, — ou que de sages réflexions leur seront profitables. Œil pour œil, dent pour dent...

BUVONS ! BUVONS !

Nous avions bien raison d'espérer en la solidarité prolétarienne à l'égard des malheureux postiers révoqués !

Un philanthrope vient de fonder à leur profit une Cave Communiste, *garnie de vinasses les plus diverses.*

Ce n'est pas simplement dans le but de leur permettre de charmer leurs loisirs caniculaires par une dégustation gratuite.

Non, on compte sur l'entonnoir du prolétariat tout entier pour venir en aide aux facteurs transformés en marchands de vins.

Allons, buvons ! buvons ! Chopines sur chopines pour la solidarité ouvrière. Voilà, au moins, un acte émancipateur qui aura du succès parmi les prolos ! Et ensuite, quelles effusions, quelles accolades à la C. G. T....

BOYCOTTAGE

Il n'y aura pas d'ailleurs que du bécottage *des postiers, on parle aussi du* boycottage *des mêmes....*

Notre journal gai *n'a pas l'air de faire rire tant que cela nos respectables contemporains.*

Ainsi, on nous avise que :

L'Administration des Postes et Télégraphes informe l'Administration du Journal l'Anarchie que la circulation dudit Journal par la poste est interdite au Canada.

Les poursuites judiciaires, le boycottage postal, tout ça contre nous ? Allons tant mieux, ça nous réveillera un peu et le boulot n'en ira que d'une façon meilleure.

Et puis après ? Une simple pensée pour les postiers canadiens qui contribueront à nous étouffer. Mais ceux de France agiraient-ils différemment si Aristide leur donnait un ordre similaire ?

? ? ?

Qu'est ce que cela signifie ?

Une quantité de copains ou soi-disant tels, viennent d'être arrêtés sous l'inculpation habituelle de faux-monnayage.

Les uns qui n'ont rien « à se reprocher » se demandent ce qu'on leur veut. D'autres, plus naïfs ont eu la candeur d'accepter les offres intéressées de « copains » véreux.

Allons les naïfs, méfiez-vous. On a trop intérêt à faire parmi nous de fructueux coups de filets...

Qu'est-ce que cela signifie ?

? ? ?

CANDIDE.

LA COHABITATION

L'on peut envisager cette forme de vie sous trois aspects : côté économique, côté moral, éducation des enfants.

Nous connaissons tous la cherté des loyers et des vivres et l'effort immense qu'il nous faut donner pour arriver à manger, à cause de l'exploitation toujours plus terrible. D'autant plus que les anarchistes ont des besoins plus grands parce qu'ils ont mieux compris les conditions normales de la vie.

Nous savons que l'atmosphère viciée des usines et de nos taudis nous empoisonne, que le surmenage détruit notre organisme, et nous désirons des demeures claires et aérées, des ateliers et des bureaux sains où nous produirions raisonnablement un travail utile. Nous savons que la contemplation et l'étude du Beau élèvent l'esprit, affinent les tempéraments, et nous voudrions des meubles d'art, des peintures de maîtres, des parterres de fleurs embaumées.

Nous aimerions faire des randonnées immenses vers les mers majestueuses et vers les saines montagnes, reposer nos yeux sur des horizons où la nature est encore souveraine, et nous avons devant nous les toits de pauvres mansardes, les haut-fourneaux de nos bagnes quotidiens. Et l'âpre vie nous étreint, faite d'esclavage, de douleur, et de lutte perpétuelle !

On a parlé de communisme : il serait un remède, en effet ; mais l'expérience nous a démontré que (même en exceptant les sauvages, les solitaires) très rarement, l'évolution est assez accomplie pour pouvoir le réaliser. Et il y a plus de chances de s'entendre à 2 qu'à 8 ou 10, par exemple. Or, si deux êtres se sont distingués et s'aiment, il me semble tout naturel que ce soit ces deux êtres qui aient une habitation et des dépenses communes.

Voyons le côté moral.

Si l'on entend par amour, désir et satisfaction sexuelle, ainsi que le font beaucoup d'anarchistes, point n'est besoin, en effet, d'habiter ensemble. Mais pour ma part, j'éprouve à aimer quantité d'autres sentiments, meilleurs et plus subtils. C'est peut-être, il est vrai, une question de sensibilité.

J'avoue que cela m'étonne toujours un peu de rencontrer des gens qui peuvent aimer — se satisfaire plutôt — au hasard de l'heure ou de la rencontre avec le premier ou la première venue. En dehors de toute sensualité, il y a des caresses très douces, presque chastes, que je ne pourrais donner à tous, ni accepter de tous. Il y a aussi auprès de l'homme choisi, une plus grande intimité dans nos causeries, la confidence de joies ou de peines intimes, un besoin d'isolement même d'avec les autres hommes.

Et c'est toujours une question de sensibilité qui me fait répugner à l'idée de fixer des rendez-vous et de dire ainsi : Demain, à 6 heures, je viendrai m'offrir et nous nous aimerons.

Cela me paraît bestial.

Je le répète, les rapports sexuels ne sont pour moi qu'un complément, une fin de toutes les délicatesses goutées ensemble à toutes les heures et non pas à certaines heures imposées par les obligations de la vie matérielle.

Certains ont prétendu que la cohabitation diminuait le désir, en amenait plus vite l'anéantissement ; par expérience, je ne le crois pas. D'autres disent qu'elle est une cause de gêne constante ; peut-être a-t-on un peu moins de liberté ; mais cela ne me gêne pas, puisque je désire, au contraire, être le plus possible auprès de mon amant. Je n'ai donc qu'à choisir un homme qui accepte avec plaisir cette façon de comprendre l'amour. Et même s'il y a des ennuis, je peux les mettre en balance avec les satisfactions éprouvées, comparer et accepter ces ennuis, si les satisfactions peuvent largement les compenser.

Si donc, à cause d'affinités morales et sexuelles, nous acceptons de vivre ensemble et si nous le pouvons matériellement, nous désirerons peut-être avoir des enfants ; ou même il est possible que l'un de nous en ait déjà.

En fait, que nous les ayons voulus ou que nous les acceptions, c'est toujours avec le désir d'en faire des « individus ». Or, il faut pour cela une éducation tout-à fait spéciale que nous ne pouvons pas trouver dans les écoles publiques.

Il faut une préservation minutieuse de tous les mensonges, de toutes les aberrations ; il faut une observation constante de tous nos gestes, de toutes nos paroles auprès de l'enfant, autant que de ses propres gestes et de ses propres paroles ; il faut aussi déraciner toutes les tares héréditaires qu'il porte en lui en venant au monde. C'est une tâche très ardue et très délicate que nous assumons là, une tâche de tous les instants. Il faut donc être toujours auprès de l'enfant et je n'en vois la possibilité que par la cohabitation.

Le plus apte ira chercher la subsistance ou ils le feront à tour de rôle, si cela est possible. Il n'y a pas d'autres moyens, à moins de se résigner à l'école laïque ; et alors quel travail pour le cerveau de l'enfant, travail inutile et nuisible dont il faudra plus tard faire disparaître les traces, lorsque toutefois cet effort sera possible à l'individu.

C'est là une des questions les plus importantes pour nous actuellement, la régénération par l'éducation rationnelle des hommes à venir.

RIRETTE.

Un Incurable

A Bénévent, en Italie, ces jours passés, un employé du chemin de fer était occupé à nettoyer les wagons.

Secouant la poussière des coussins, balayant les crachats et empochant les mégots, il accomplissait les nobles fonctions pour lesquelles la Compagnie lui accordait un salaire d'à peu près trois francs par jour.

Tout à coup, dans le coin d'un compartiment, notre manœuvre aperçoit une petite cassette. Curieusement, il l'ouvre et il aperçoit un paquet de billets de banque extraordinaire. Jamais notre bonhomme n'en avait tant vu. C'était une fortune absolument colossale qui avait été ainsi égarée.

Le prolo prit alors son courage à deux mains et... porta la cassette à son directeur, le chef de gare de l'endroit, sans seulement effleurer les divins fafiots d'un attouchement indiscret.

Voilà l'histoire d'un travailleur bénévole de Bénévent, telle qu'elle fut relatée par la presse publique.

Pour un honnête homme, c'est un honnête homme. Et c'est chouette d'en trouver un à une époque où ils deviennent de plus en plus rares.

Nul doute que ce probe travailleur ne soit félicité chaudement de son acte. C'est à qui le couvrira de fleurs morales et de chauds compliments, mais pour ma part .. je préférerais le pognon dans ma poche...

En s'appropriant la somme (1.600 000 francs, mon vieux !) le type avait la possibilité d'obtenir de ses contemporains autre chose que de plates félicitations. Le même qui hier encore le bousculait et lui parlait avec dédain, se fut incliné bien bas devant notre parvenu, malgré la source évidemment peu claire de sa fortune. Que de bassesses ! Que d'hommages ! Que de dévouements !

Et si de telles satisfactions n'étaient pas conformes à sa mentalité, un bon pardessus lui eu tenu plus chaud au cours de l'hiver que son honnêteté Crever de faim et coucher sous les ponts avec pour toute literie l'oreiller de sa conscience tranquille (!)... ou se faire exploiter stupidement n'est pas un idéal intéressant.

Sa trouvaille lui donnait le moyen de ne plus faire un travail répugnant et pénible pour un salaire de famine. Il pouvait goûter à la vie davantage et ainsi devenir peut-être un peu moins bête, élargir le champ de son activité et l'intensité de ses sensations. Mais c'est un con...vaincu de l'honnêteté. Il ne veut pas prendre le bien d'autrui, sa bêtise l'empêche de savoir que son droit est égal à celui de l'ancien propriétaire qui n'avait assurément acquis une telle fortune que par le vol, exercé d'une autre façon, par des procédés plus ou moins légaux.

Dans la société actuelle, toute d'exploitation et d'iniquité, l'individu conscient ne doit être dupe d'aucune morale et ne doit se sacrifier à aucune entité. Il doit par tous les moyens affirmer son droit à la vie.

Quant à la gourde de Bénévent nous lui donnons notre bénéniction. Quelle joie si un de ces matins nous apprenions qu'en continuant lâchement et bêtement sa besogne de résigné, un train lui est passé sur le corps.... Il ne mérite évidemment pas autre chose ...

FLEUR DE GALE.

Militarisme Américain

L'Européen qui a la chance de pouvoir flâner par les rues de New-York, ne manque pas de s'étonner beaucoup à la vue de certaines choses, mais il est finalement obligé d'admettre que, malgré ses travers, l'Américain peut se targuer d'avoir un certain sens pratique en ce qu'il conçoit et en ce qu'il fait.

La réclame, en Amérique, atteint des proportions vraiment incroyables En province, et à New-York principalement, les affiches qui couvrent les bâtiments luttent d'originalité et les inovations en sont très fréquentes.

C'est ainsi qu'on a pu remarquer, depuis quelque temps, de grandes et superbes affiches illustrées représentant des soldats revêtus de magnifiques uniformes et, au dessous, en caractères bien apparents :

Hommes de 18 à 35 ans demandés pour l'armée et la marine des Etats-Unis. Bon salaire et chance de voir le monde.

Et, comme pour attirer l'attention des intéressés sur cette dernière clause, on voit, à l'arrière plan de ces affiches, un soleil criard qui se lève sur des contrées mirobolantes, éclairant ainsi le vrai et alléchant *chemin de la gloire.*

On sait qu'aux Etats-Unis le service militaire n'est pas obligatoire, ou, pour parler plus patriotiquement, « l'impôt du sang » n'existe pas. Est donc soldat ou marin qui veut ; il suffit de se présenter au bureau de recrutement, pour passer une visite médicale plus que superficielle et s'engager à servir pour un certain nombre d'années ; on reçoit en échange un salaire de quinze dollars par mois et c'est une affaire conclue. Naturellement, si au cours de votre service vous montrez quelques aptitudes et que votre goût pour le métier soit évident, vous montez en grade et obtenez une augmentation de salaire, ce qui n'est pas du tout à dédaigner.

Voilà donc l'armée organisée. Comme on peut voir, c'est bien simple. La vie militaire ne diffère en rien de la vie privée. Le gouvernement-patron emploie des ouvriers qui sont payés pour se battre contre tout ennemi éventuel. C'est un travail comme un autre. Il n'y a pas de sot métier...

Mais supposons que le gouvernement se sente des idées agressives et, pour un motif plus ou moins plausible, cherche chicane à ses voisins. Il lui faudra « vider sa querelle par les armes », ou, pour être plus ronflant « laver son honneur dans le sang ». Le moment sera ainsi venu pour les défenseurs de la patrie, ou plutôt, dans ce cas, les agresseurs de celle des autres, de prouver que, pendant les années de paix sereines, en tirant sur des ennemis imaginaires ou en sabrant des mannequins, ils n'ont pas volé leur argent.

C'est à l'œuvre qu'on connait l'artisan. Ce sera aussi le moment de distinguer les bons ouvriers des mauvais. De la part des premiers, il faudra s'attendre à de justes revendications. A chacun selon sa peine. Ils réclameront une augmentation de salaire proportionnée au nombre d'hommes tués à l'ennemi. (Les Américains, gens pratiques, ne se contenteront pas d'une belle médaille militaire.)

Le gouvernement, devant des preuves aussi indiscutables et pour ne pas renier ses principes de justice, les satisfera sans discuter.

En retour, il sera de son devoir de « remercier » les mauvais ouvriers, tout comme en France dans nos abattoirs, quand le tueur est paresseux ou incapable, en un mot, s'il « tue mal ».

Mais, trêve de plaisanteries ! Chez nous, le Français, mû par un sentiment plus généreux envers sa patrie, ne reçoit qu'un sou par jour. On doit reconnaître son « désintéressement » et louer son « abnégation » tout en constatant que son travail est aussi bon, sinon meilleur. Un farceur dirait qu'il « gâte le métier ».

En tout cas, il est beaucoup moins logique et beaucoup plus bête !

Maurice ROULÉ.

AUX AMOUREUX !

Dernièrement le camarade Bordo mettait en garde les copains contre les agissements de certaines femmes, les Sirènes.

Je vais continuer ce qu'il a commencé.

Ayant constaté que beaucoup de copains étaient captés par les charmes de leurs compagnes et que de ce fait leur énergie de militants était paralysée ou tout au moins amoindrie, parce que celles-ci n'avaient pas les mêmes conceptions et faisaient ainsi perdre à l'anarchie, des activités précieuses en les dirigeant vers d'autres buts moins intéressants.

C'est donc aux camarades amoureux que je m'adresse, c'est aux camarades qui souffrent parfois de l'indifférence plus ou moins grande que leur témoignent leurs copains ou copines avec lesquels ils cohabitent, c'est à celui qui désire sa compagne ou son compagnon, c'est à celui qui subit une influence attractive et qui se trouve sous le joug de l'autorité des charmes esthétiques.

Le désir est d'autant plus grand chez l'individu que celui-ci rencontre de résistance chez son partenaire. Il suit de là que l'amour n'est pas et ne peut pas être réciproque. Mais alors pourrait-on me dire en vertu de quoi il y a un indifférent qui oppose des difficultés et un empressé, un enthousiaste exubérant, enfin comment se font les attractions entre individus? Elles se font en raison directe de leurs qualités. Mais quelles sont ces qualités qui ont ainsi une puissance attractive?

La plus agissante est l'esthétique, ensuite l'intelligence, puis la santé. C'est celui qui possède ou étale le plus de qualités qui arrive à capter l'autre, car il ne suffit pas d'avoir des qualités, il faut que celles-ci, pour qu'elles aient une action, soient manifestées et affichées.

C'est pourquoi les individus qui en sont un peu dépourvus en arborent artificiellement ; c'est pour attirer l'homme que la femme se fait coquette, qu'elle exagère ses appas avec du faux et qu'elle se poudre la figure, (comme si l'anémie était une qualité), enfin elle est arrivée aujourd'hui avec toutes ces fanfreluches dites esthétiques, à être une véritable étagère à bibelots L'homme de son côté cherche à plaire à la femme en affichant des qualités aussi factices. Il est de bon ton de faire ce qu'on appelle la cour chez les gens chics, et chez les purées, du boniment, ils étalent, en ces circonstances, un sentimentalisme le plus souvent hypocrite. Ils répètent des phrases qu'ils ont apprises sans les comprendre, ils montrent leur érudition, le riche fait son *snob*, le pauvre fait son *marle*, tous les deux dans des formes différentes, exhibent le plus possible leurs aptitudes, l'un en affichant une fausse érudition et un savoir vivre distingué, l'autre, moins raffiné, cherche à se rendre intéressant par un langage argotique, *il est costo, il est là*, etc.

Ces qualités fallacieuses exercent sous les individus des attractions indiscutables, on peut donc quoique dépourvu de certaines qualités, attirer et capter le individus de mentalité faible. Tout comme il est d'usage chez certains de se faire désirer par une résistance, faite de froideur et de coquetterie, en tenant comme on dit la « dragée haute ».

Que les camarades hommes ou femmes qui souffrent de l'autorité prise sur eux par leur conjoint, réagissent contre eux mêmes. Qu'ils examinent la manière de faire et les procédés employés, cela leur permettra de comprendre les sentiments véritables, de ne pas être victimes des mensonges et des comédies et de réaliser des unions sexuelles plus logiques et plus conscientes.

Auguste BOYER

VARIÉTÉS

Fille des Rues

Mon histoire est bien banale.

La voici dans toute sa simplicité :

A 19 ans, la vie s'épanouissait en moi, et je nourrissais alors plus d'un rêve chéri que j'espérais voir se réaliser.

J'étais assez belle, assez bien faite, attrayante et sensible aux compliments et aux fadeurs que les hommes en quête d'aventures galantes ne manquent pas de prodiguer aux femmes.

J'étais femme depuis quelques années déjà, mais les circonstances et les préjugés moraux, surtout, firent que j'étais encore vierge.

A cette époque de ma vie, un homme se trouva dans mon chemin.

Il était jeune et beau. Nous nous rencontrions souvent, et il commença à me faire la cour. D'abord timidement, puis peu à peu s'enhardissant, en voyant que je répondais à ses avances.

Il me fit mille promesses plus folles les unes que les autres, flatta ma vanité, usa des mille trucs auxquels les femmes se laissent toujours prendre quand elles sont décidées à ne se défendre que pour la forme. Aussi, après une résistance rapidement vaincue, je fus à lui.

Je me mis à l'aimer de cet amour profond et sincère que la femelle éprouve pour le mâle qui, le premier, l'initie à la joie charnelle.

Je vécus alors quelques mois d'une vie intense et belle, mois d'amour et de bonheur, dont le souvenir m'est toujours agréable.

Mais notre amour, n'étant que sensuel, se refroidit à cause de la monotonie qu'entraîne forcément la répétition des mêmes rencontres avec le même individu.

Nous nous vîmes moins fréquemment, puis de plus en plus rarement.

Mais je constatais en moi quelque chose de nouveau ; mes seins et mon ventre se gonflaient sous la poussée irrésistible de la vie qui se manifestait en troublant mon organisme. J'allais être mère.

Je lui en fis part. Il ne parut pas surpris et m'assura qu'il était prêt à faire face à la situation. Nous nous marierions. Il gagnait assez bien sa vie et pensait pouvoir subvenir à nos besoins, élever honnêtement notre enfant.

Aurais-je dû accepter ? Ma vie aurait-elle été bien différente de ce qu'elle est, aurais-je été plus heureuse ? Je ne sais, mais je refusai parce que je ne l'aimais plus.

Je refusai, sans songer aux conséquences qu'entraînerait ma situation de fille-mère.

A l'hôpital où je fus accoucher, il revint me voir, le lendemain de la naissance de notre fille. Il semblait heureux quand je lui tendis son enfant, et le dévora de baisers. En la replaçant près de moi il m'embrassa et me chuchota dans l'oreille son offre de mariage.

Pourquoi venait-il me parler de mariage quand il savait que je ne l'aimais plus ?

Pensait-il donc que parce que j'avais un enfant je me vendrais à lui pour manger ?

Pourquoi plutôt lui qu'un autre ?

Dans mon exaspération, je lui dis des choses dures qu'il ne méritait certes point.

Il comprit, et jamais plus je ne l'ai revu.

Je restais donc seule avec ma fille, ne pouvant et ne voulant retourner dans les milieux où jusque là j'avais vécu, et d'où sans doute l'on m'eut chassée, et je commençais à gravir la montée du calvaire des malchanceux, des deshérités.

Une amie que j'avais à la campagne voulait bien prendre ma fille à raison de 20 frs. par mois en commençant. Comme femme de chambre, c'était mon salaire mensuel, mais alors avec quoi donc, moi, la mère, aurais-je vécu ?

Je n'avais qu'une seule ressource, qu'une seule chance : la prostitution. C'était cela ou crever de faim.

Pour ma fille je devins une fille des rues. Jamais je ne saurai dire tout ce que m'a coûté ce sacrifice, et il faut vraiment que l'amour maternel soit quelque chose de bien puissant pour conduire une mère à une telle solution.

Cinq années ont passé depuis, cinq années que je suis une putain, un être qu'on méprise et qu'on repousse.

Je me vends chaque soir, pour payer la pension de mon enfant et la mienne.

Parfois je suis prise d'un tel dégoût, d'un tel découragement que si ce n'était pour elle je mettrais une fin à mon existence misérable. J'ai bu à la coupe d'amertume, mais je ne l'ai pas encore vidée.

Ah ! quelle existence que celle des filles de joie. Comment peut-on penser un seul instant qu'une femme fasse ce métier par goût, par passion !!!

Et si les prostituées pouvaient se rendre compte de leur situation, ce serait vraiment atroce pour elles ; mais heureusement il n'en est rien, et l'alcool et la débauche les aident à oublier.

Mais pour celles qui savent !!!

Ah ! femmes honnêtes, femmes mariées. Ah ! moralistes, puritains, vous pouvez nous jeter la pierre, mais regardez-vous donc vous-mêmes. .

Oui, nous nous vendons pour bouffer, mais quel est donc celui qui échappe à cette loi implacable qui exige que quiconque dans nos sociétés subisse la prostitution, pour pouvoir subvenir à ses besoins. Dites, montrez-le nous celui-là !

Oui, tout n'est que prostitution, tous ne sont que prostitués et prostituées, parce que nous vivons dans un monde imbécile et mauvais d'où l'amour et la solidarité sont bannis.

Oh ! si au moins je pouvais encore aimer, mais je ne puis plus, j'ai trop souffert.

Je n'aime plus que ma fille, mais elle, m'aime-t-elle ? Je n'ose le croire, car je n'ai pas eu la joie de la nourrir au sein, et je n'ai pas celle de l'avoir maintenant près de moi. Aussi chaque année l'éloigne davantage de moi, sa mère, qui pourtant l'aime tant.

J'ai fini. Voilà la vie d'une fille des rues.

Maintenant, riez si vous l'osez, faces honnêtes et vertueuses.

ISIS.

NOTIONS D'HYGIÈNE

Les Vêtements

Quatre-vingt pour cent des hommes et des femmes vivent, aujourd'hui, contrairement à la nature.

On devrait s'habiller simplement avec des vêtements amples ; les vêtements d'aujourd'hui ne répondent pas du tout aux conditions d'hygiène : ils sont ordinairement coûteux et longs, et pénibles à faire, mais de plus ils ne sont pas du tout pratiques, ils gênent les membres en entravant les mouvements. Ils suppriment la transpiration.

Les humains s'attirent beaucoup de maladies en s'habillant mal et à l'excès.

Les femmes surtout commettent de dangereux abus pour obéir au préjugé ridicule de la mode, en portant une cuirasse qui leur comprime la poitrine. Toute pression exercée à cet endroit gêne la fonction des poumons et du cœur et la circulation normale du sang.

Quand cette pression violente se prolonge la mort peut arriver subitement, pendant des mouvements fatigants, par exemple pendant une ascension, pendant la danse, ou pendant une émotion violente, sous forme d'apoplexie.

Ce n'est pourtant que rarement le cas. Mais cette compression injustifiée et contraire à la nature peut avoir encore d'autres inconvénients. La circulation défectueuse du sang empêche chez la femme enceinte l'embryon de se développer avec assez de liberté.

Les humains se surchargent inutilement le corps d'habits, sans y être généralement obligés par la température.

Beaucoup de femmes s'exposent ainsi doublement : certaine parties comme le cou et la poitrine sont exposées à l'air tandis que d'autres parties du corps sont recouvertes exagérément. Cette mode n'est pas naturelle, car l'habillement est très irrégulier. Des refroidissements fréquents sont certains par les changements rapides de température.

Puis d'autres, par crainte de refroidissement, s'enveloppent de tant d'habits qu'on pourrait les comparer à des porte manteaux ambulants.

On comprend de suite que cette précaution exagérée n'offre pas la moindre protection contre les maladies ; au contraire, le rhumatisme, l'engorgement des poumons, les défauts du cœur, les maux de tête, les douleurs de poitrine, les embarras digestifs, etc., n'en sont que trop souvent la conséquence, et les attaques d'apoplexie fréquentes aujourd'hui (surtout par suite du genre de vie luxuriant), doivent être attribuées à cette pratique défectueuse ainsi qu'à une nutrition irrationnelle.

Pourquoi les millions de pores sur toute la surface de notre peau existent-ils ? Ils doivent régulariser la température du corps par l'évaporation de la sueur. Il arrive parfois qu'un écoulement assez long de sueur suffit à faire cesser complètement ou affaiblir considérablement une maladie naissante à la suite de plusieurs fautes commises.

Quelle sera la meilleure manière de s'habiller ?

On ne s'emmaillotera pas d'une façon insensée. On diminuera les vêtements avec prudence afin que la transition ne soit pas trop sensible.

La diminution des vêtements ne serait aussi qu'une demi-mesure. On ranimera la peau et on facilitera la circulation sanguine et la respiration cutanée en faisant tous les jours, des lotions totales et des frictions énergiques avec de l'eau à 30° On amène ainsi le sang à la surface de la peau.

Une peau normale, vigoureuse, qui ne tend plus à avoir froid, ne supporte pas d'excès d'habits. Elle trouve intolérables en été, et inutiles en hiver, les caleçons et les gilets.

Un pantalon, une chemise, un veston de force moyenne, suffisent parfaitement en été. Pour l'hiver, ces vêtements seront naturellement d'étoffes un peu plus lourdes et plus fortes.

En général, il ne faut pas protéger au moyen de foulards de laine ou de soie, ni le cou, ni les oreilles. Si la personne en question est très sensible et sujette aux maux de gorge, elle se fera des lotions froides du cou et des gargarismes fréquents.

Ce n'est pas l'étoffe d'un tissu qui protège contre les refroidissements ; plus importante est la fabrication, l'apprêture, la manière de tisser.

Un habit lourd et épais nous protège moins qu'un autre, léger et à mailles larges, car ce n'est pas l'habit qui nous tient chaud, mais la couche d'air qui s'étend entre l'habit et le corps. C'est la première vérité dans l'hygiène du vêtement, et jamais on ne devrait l'oublier.

Plusieurs habits de dessous légers et aux mailles larges réchauffent plus qu'un seul, si épais soit-il.

Eugène PETIT.

OPINIONS

LE PROGRÈS ?

Est-il possible de pousser jusqu'au bout la logique anarchiste telle que nous la concevons ? L'anarchisme proclame le droit de l'homme à la liberté, mais le droit de l'animal a été à peu près écarté.

Nous disons que tout homme doit vivre librement sans faire de tort à son semblable, et nous tuons des animaux pour subvenir à notre nourriture.

On objectera qu'un animal n'est pas un homme et n'a pas la même valeur morale. Ce fut autrefois le principe de l'esclavage des nègres : on prétendait que les noirs ne pouvaient pas posséder d'âme. Aujourd'hui, tout le monde est tombé d'accord sur le point de l'égalité entre la race blanche et la race noire, et l'esclavage d'une race par l'autre n'existe plus.

Il n'y a plus que la question du droit que possède une caste, la caste patronale, de pressurer une autre caste, la caste ouvrière.

C'est encore trop, et les socialistes ont certes raison en tentant de supprimer cette différence de sort, mais une fois qu'ils y seront arrivés, auront-ils résolu le problème de l'exploitation de l'espéce animale par la race humaine ?

Quel droit a donc l'homme de profiter de l'inintelligence de l'animal pour le faire subvenir à ses besoins. Quel droit ?

Mais le droit du plus fort, car l'intelligence est une force dont il est aussi criminel d'abuser que de la force brutale.

Le bœuf, le cheval ne sont pas plus faits pour alimenter et servir l'homme, que le prolétaire n'est fait pour la jouissance de son patron.

Nous n'avons donc pas de droits sur eux, à moins d'admettre que l'homme n'est qu'une brute (ce qui est vrai en réalité), dont la seule préoccupation est la satisfaction de ses besoins matériels.

Eh! bien, mais alors, si l'homme a le droit d'exploiter l'animal, pourquoi n'exploiterait-il pas également l'homme, c'est à dire sa propre race?

Car la différence entre l'espèce humaine et l'espèce animale n'existe pas, sauf dans la forme extérieure (et encore voit-on des hommes à têtes de chiens ou bien des singes à face humaine); d'autre part beaucoup d'animaux comme le chien, le chat, sont égaux comme intelligence à l'homme. La majorité de la race humaine n'est-elle pas composée de fous ou d'idiots, fait qui est bien prouvé par l'existence d'un état social, comme celui dont nous jouissons?

Mais ces différences ne sont rien, ne peuvent pas compter, quand on met en parallèle le droit à la vie que possède l'homme et que possède également l'animal. La vie est tout, le reste rien et une bête qui vit a aussi bien le droit qu'un homme de continuer son existence. Un homme qui tue un animal est aussi bien un assassin que s'il tuait son semblable.

(Ce point acquis, du droit à la vie, l'homme ne peut pas se rejeter sur les plantes, pour les mêmes raisons. Une plante est un être vivant et la suppression d'un être vivant est un crime).

La conclusion que nous pouvons tirer de ces déductions nous conduit à un dilemme dont nous ne pouvons pas sortir : vivre en étant un criminel, ou ne pas vivre. Un honnête homme qui envisagerait ainsi la vie ne pourrait faire qu'une chose, se suicider pour ne pas vivre d'une vie scélérate.

Donc, tout homme en vie ne peut continuer sa vie que grâce à une succession d'actes criminels, c'est-à-dire en supprimant d'autres vies. Et alors un ouvrier, un exploité n'est pas plus innocent que son patron l'exploiteur, puisque la vie des deux repose sur l'exploitation de deux

10

L'Impersonnalité de la Science

« L'Homme est comme un vaisseau battu par la tempête. »

LES ORGANES DES SENS ET LA QUESTION D'ÉCHELLE

ÉCHELLES ET CANTONS

(Suite)

Cette qualité, c'est la *forme* des objets extérieurs.

Toute variation de sonorité, de saveur, de température, de couleur, dans un objet quelconque, serait accompagnée fatalement d'une modification de la forme de cet objet ; et réciproquement, cette modification de la forme de cet objet amènerait fatalement la variation correspondante de sonorité, de saveur, etc.

En d'autres termes, tous les phénomènes que l'homme connaît dans le monde seraient susceptibles d'être décrits complètement comme des variations de forme, comme des mouvements.

Une telle affirmation, qui est celle de la croyance à la mécanique universelle, fera sourire ceux qui n'ont pas réfléchi à ces questions.

Il est de notoriété, par exemple, que l'on peut éclairer un objet avec de la lumière rouge ou de la lumière bleue sans changer sa forme.

Et cela est vrai, si l'on s'en tient à la mesure au cathétomètre des dimensions rectilignes de l'objet considéré.

La variation de forme, le mouvement qui distingue la lumière rouge de la lumière bleue est d'un ordre de grandeur infiniment plus petit que celui des différences mesurables au cathétomètre.

C'est là la question d'échelle, qui trouve son expression parfaite du moment qu'il s'agit de dimensions, alors qu'elle était très difficile à exprimer quand on supposait, comme nous l'avons fait précédemment, que la qualité susceptible, par ses variations de donner une connaissance complète du monde, était une qualité quelconque autre que la forme.

C'est pour les variations de forme, pour les mouvements, que la langue mathématique a été créée.

Une autre langue scientifique eut peut-être présenté les mêmes avantages de généralité, si on l'avait adaptée à la mesure des variations d'une autre *qualité* ; mais cette langue n'existant pas, nous ne pouvons pas nous en servir.

J'ai proposé autrefois d'appeler *cantons* (1) de l'activité extérieure les groupes de phénomènes que nous connaissons sous forme de variations d'une qualité particulière connue de nos sens ; il y a alors le canton des sons, le canton des saveurs, des températures, des couleurs, des formes, etc.

Les phénomènes de chaque canton peuvent être racontés, chacun pour son compte, dans le langage qualitatif correspondant ; le langage du canton des formes peut néanmoins être substitué dans chaque cas à la narration qualitative faite dans la langue du canton considéré. Les phénomènes extérieurs qui nous paraissent de qualités différentes sont donc alors, simplement, dans la langue du canton des formes, des variations *à des échelles différentes*.

Il y a les mouvements de l'échelle visible ou mécanique, les mouvements de l'échelle sonore, de l'échelle thermique, de l'échelle colorée, etc.

Si nous connaissons ces divers phénomènes avec l'apparence de qualités différentes, c'est que nous possédons, dans notre organisme, des appareils de relation adaptés à chacune de ces échelles ; nous avons un organe des sens qui connaît directement les températures, parce qu'il est adapté à l'échelle thermique, un autre organe des sens qui connaît directement les couleurs, parce qu'il est adapté à l'échelle colorée, etc.

L'homme a donc des portes ouvertes sur le monde à des échelles différentes dont aucune, plus que les autres, ne peut s'appeler l'échelle humaine. La vie de l'homme est un phénomène complexe qui se passe à plusieurs échelles à la fois.

Il en est de même de la vie de l'organisme le plus élémentaire, du protozoaire le plus simple dans lequel on distingue toujours fatalement dee phénomènes à trois échelles distinctes : l'échelle chimique, l'échelle colloïde, l'échelle mécanique (1).

A ces trois échelles correspondent sûrement des qualités différentes du monde ambiant, et nous faisions tout à l'heure une hypothèse contraire à la réalité en supposant qu'un individu vivant pouvait connaître *une seule* qualité de l'Univers.

Ce sont nos divers organes des sens qui nous font connaître les différentes qualités du monde qui nous entoure. La connaissance de ces qualités est à l'usage de l'homme, et toute notre expérience en est faite.

Mais il ne s'ensuit pas que la considération de ces qualités dues aux relations de l'homme avec son ambiance soit avantageuse pour l'étude impersonnelle du monde.

Telle qualité, la saveur ou l'odeur, par exemple, ne se prêtant pas à des mesures faciles, ne donnera pas naissance à une science impersonnelle. Ce qui donne naissance science, c'est la découverte d'une méthode de mesure.

Lavoisier, en se servant de la balance, a fondé la chimie. Il ne faut pas dire pour cela que la chimie se réduit à des mesures de masses.

Nos organes des sens peuvent tous être utilisés par le chimiste ; nous constatons par exemple, l'identité de deux substances au moyen de nos yeux, de notre odorat, de notre goût ; ce sont là des outils avantageux pour les recherches ; mais seuls ceux qui se prêtent à une mesure impersonnelle peuvent être utilisés pour la fondation d'une science.

On peut donc dire que, en trouvant une méthode de mesure impersonnelle, on fonde une science.

Chose curieuse, et qui augmente encore l'importance scientifique de notre organe de la vision des formes, tous les appareils de mesure vraiment pratiques, vraiment capables de donner des résultats impersonnels, sont ceux qui, en dernier ressort, conduisent à une lecture, au moyen de nos yeux, sur une échelle graduée.

Le thermomètre ne se sert pas de notre sens thermique, mais de la dilatation qui accompagne les variations de température et que nous mesurons au moyen de nos yeux.

La sirène, la roue de Savart, ne se servent pas de notre sens auditif, mais de manifestations motrices que nous mesurons avec nos yeux, etc.

La science, dont la langue actuelle ou mathématique est basée sur la vision des formes, peut être définie, comme je l'ai fait précédemment, l'empiétement du canton de la vision des formes sur tous les autres cantons.

Elle raconte tous les phénomènes extérieurs, quels qu'ils soient, comme des mouvements, à des échelles différentes.

Félix Le DANTEC.

FIN

(1) Les lois naturelles.

(1) V. *Eléments de philosophie biologique*. Alcan, 1907.

autres espèces, l'espèce animale et l'espèce végétale. En prenant ces conclusions comme exactes, nous sommes forcés d'admettre que les gens qui nous prêchent la perfectibilité de la race humaine sont inconséquents avec eux-mêmes. L'homme n'est pas perfectible puisque la base de sa vie repose sur la souffrance de races inférieures. Un homme qui ne se sent pas le courage de se suicider, c'est-à-dire d'accomplir le seul acte d'honnête homme qu'il puisse faire, doit se résigner à subir une vie d'assassin, mais au moins qu'il ne nous parle plus de justice, de fraternité et autres illogismes.

Qu'en pensent les camarades?

Jean BON

SUR L'ÉDUCATION

La Solidarité

La solidarité d'après certaine encyclopédie, serait le lien en vertu duquel l'individu ne peut être heureux et se développer que si ses semblables le peuvent aussi.

Autrui et les relations avec autrui, voilà l'objet de toute la morale.

Toutes nos qualités ont leurs influences, leurs répercussions sur le bonheur de nos semblables ; ils en bénéficient et en jouissent, comme nous jouissons des leurs.

Le principe de solidarité est nécessairement à la base de tous nos désirs de bonheur.

Dans la Rome antique, l'humanité s'arrêtait aux patriciens ; dans la cité, le peuple n'avait pas à compter sur la solidarité sociale. La souffrance d'un esclave n'éveillait pas plus de pitié que celle d'un animal.

Aujourd'hui encore, malgré une amélioration très superficielle d'ailleurs, les hommes sont loin de pratiquer entre eux des relations de véritable solidarité.

La science, seule peut nous apporter des éléments d'information sérieux d'où peuvent découler des conceptions intéressantes. L'individu qui observe s'aperçoit du lent travail de la civilisation. Il voit nettement, clairement que le progrès de l'évolution se fait dans le sens d'une adaptation générale de plus en plus grande à de meilleures conditions d'existence.

Nous connaissons mieux nos besoins, nous avons de plus puissants et de plus habiles moyens de les satisfaire et nous voulons les contenter parce que, comme hommes et comme anarchistes, nous tendons naturellement à vivre logiquement et raisonnablement.

La logique seule peut permettre d'agir normalement.

Suivant les circonstances qui l'ont déterminé, l'homicide est jugé immoral et criminel. D'autre part le meurtre par cupidité, le meurtre passionnel, le meurtre ordonné par la loi, le meurtre aussi d'un adversaire à la guerre, sont parfois excusés selon les conditions et l'hypocrite morale de la Société actuelle. Car on peut chaque jour, par des moyens moins violents, attenter à la vie, à la santé d'autrui. Par exemple le bourgeois qui donne à ses domestiques une nourriture malsaine, une chambre obscure, mal aérée, insalubre en un mot, le patron qui oblige ses employés à faire des travaux au dessus de leurs forces, le commerçant qui vend des produits alimentaires frelatés, tous ces gens sont immoraux et attentent à la solidarité. La plupart de ces actions ne sont pas poursuivies par les lois mais n'en sont pas moins abominables et iniques. Une société qui, par négligence et mauvais vouloir, occasionne la dégradation physique et morale des individus par la misère est une société non seulement immorale, mais scélérate.

C'est le cas de la société oppressive actuelle.

La vie intellectuelle et physique d'autrui doit être scrupuleusement respectée, car il est ignoble de paralyser sciemment — en dehors de circonstances exceptionnelles — l'activité et l'énergie des personnes qui dépendent de nous à un titre quelconque ; en empêchant l'individu de se développer normalement et en créant des entraves qui écraseront sa personnalité.

Toute société qui ne laisse pas à chaque individu les moyens propres à atteindre le développement de ses facultés, est par ce côté une société inique qu'il est utile de combattre et de faire disparaître.

Comment? En transformant la mentalité des individus qui la composent, transformation qui ne peut s'opérer que par l'éducation scientifique et rationnelle.

Il est vrai qu'il est parfois difficile de déterminer nos gestes et de décider si tel acte est favorable ou défavorable à notre voisin En ce cas nous devons nous baser sur notre appréciation personnelle et ne pas faire à autrui ce que nous considérons comme mauvais pour nous-mêmes. En définitive chacun est maitre de soi et de son activité ; et dans le doute c'est à lui même qu'il appartient de se diriger.

La science est seule capable d'apporter quelque clarté dans les parties qui nous paraissent obscures aujourd'hui. Puisque le principe qui doit nous guider dans nos rapports avec les autres, c'est de ne pas nuire à leur vie et à leurs tendances naturelles, il nous suffira de mieux connaitre le sens de notre évolution individuelle, respecter les individus que nous jugeons sympathiques et intéréssants, et qui pratiqueront à notre égard la même camaraderie.

La morale devient ainsi rationnelle scientifique, individuelle et modifiable et c'est un avantage précieux sur les autres systèmes qui reposent sur des sentiments stupides ou des traditions immuables.

Il nous faut considérer autrui comme tenant la place même que nous avons par rapport à lui. Et alors ce que nous ferons pour lui, nous le ferons en quelque sorte pour nous, puisque par la réciproque cela nous sera rendu. Je ne vois pas pourquoi un individu qui n'a reçu de la société aucune protection efficace, lui serait soumis et reconnaissant, il est logique au contraire de le voir se retourner contre elle.

On peut le contraindre à respecter les lois on ne saurait le persuader que cette contrainte est juste. Cela explique et justifie les révoltes des opprimés éclairés par les critiques sociales qui se soulèvent contre l'ordre établi et les dogmes routiniers.

On remarquera que je ne juge pas de l'immoralité du délit selon les sanctions prévues par la loi. Si un acte foncièrement immoral non seulement n'est pas réprimé, mais permis d'autres faits tombent sous le coup d'une pénalité sans être immoraux. Ce qui prouve que les lois sont aussi absurdes qu'iniques.

Dans un tel domaine tout doit être soumis à la critique. Librement les individus doivent comprendre que leur intérêt est intimement lié à celui de leurs camarades et que le bonheur social ne pourra exister que par la libre entente basée sur une réciprocité fraternelle. Et les hommes parviendront à ce but par la discussion, l'éducation, la persuasion et non par la violence et la brutalité.

Maurice IMBARD

A Travers les Réunions

Bien piteux le meeting organisé par l'A. I A. à propos des événements d'Espagne. Rue Blomet, en plein quartier ouvrier, c'est à peine une centaine d'auditeurs qui est venue entendre les éternels discours de protestation et d'indignation.

Métivier commence par une diatribe assez banale.

Il est suranné de parler devant un public comme celui qui est là, de « l odieux militarisme » et de passer son temps à pourfendre des institutions que nul ne songe à défendre, alors que ce sont la veulerie et la bêtise générales qui sont véritablement à combattre.

Girault lui succède. Il parle du Maroc comme un explorateur approfondi, mais il exagére visiblement quand il fait l apologie des Marocains sobres, travailleurs, hygiénistes et conscients Evitons de telles outrances, qui ne prouvent absolument rien et se retournent contre notre propre argumentation par le parti pris qu'elles pourraient faire supposer.

En quelques paroles. Mauricius montre la nécessité de l éducation individuelle.

Quant à Lorulot, les faits quotidiens, la bataille de chaque jour l'intéressent tout autant que les affaires d'Espagne. Il parle des « Chauffeurs de la Drôme » et critique d'autre part les efforts impuissants des socialistes et des syndicalistes embrigadeurs.

Favier, un ardent syndicaliste, lui répond. Il faut se grouper, dit il, et de plus, ne pas déserter et aller à la caserne.

La réunion se termine paisiblement par la réponse de Lorulot venant déclarer que le syndicalisme n'est pas et ne peut pas être révolutionnaire et que seuls les individus conscients ont une valeur de transformation sociale.

—o—

Au 16e, Avenue de Versailles, la fédération socialiste faisait aussi une réunion le samedi. Plusieurs orateurs socialistes viennent vitupérer contre le macaque Alphonse. C est un ramassis de lieux communs. Seul Renaudel est un peu plus intéressant, très prudent d ailleurs et très poli... car l'équipe des *Causeries* est là.

Lorulot prend la parole. On le rappelle à l'ordre du jour parce qu'il critique la politique. Une controverse sur ce sujet est offerte et acceptée. La discussion semble intéresser l'assistance composée de socialistes en majorité.

Le BALADEUR

A Travers les Livres

QU'EST-CE QUE L'ART ?
par Charles ALBERT

Qu'est-ce que l'Art ? L'Art, son sens et sa place dans la vie. Tels sont les titres et sous-titres de l'œuvre nouvelle de Charles Albert Et je ne crois pas déplacé de dire qu'il a bien imparfaitement répondu aux points d'interrogation posés.

Rien de nouveau, ni d'original en ce livre. L'auteur se borne à des définitions classiques et à des classifications banales. Nulle part de forte argumentation sur l'utilité de l'art, utilité mise en cause aujourd'hui par certains.

Charles Albert oppose l'Art à la Science. Je cite :

L'artiste est l'homme qui s'arrête aux aspects et se contente des expressions directes ; l'homme qui ne recherche ni les causes, ni les lois... Il est celui qui accepte, celui qui ne dit jamais « Pourquoi ? »

Par ailleurs, ce sont des envolées métaphysiques encore plus accentuées. On nous parle de la musique et de *son caractère SACRE de message de joie ou de douleur humaine* ..

L'auteur ne montre pas toute la mystification et toute l'hypocrisie de l'art actuel, basé sur je ne sais quelles conventions mondaines. Il ne montre pas tous les ratés, tous les commerçants qui « travaillent » dans cette partie. Il ne fait pas voir toutes les raisons que nous pouvons avoir de nous désintéresser de l'art alors que nous sommes avides surtout de connaissances précises et de réalités, plutôt que des bercements trompeurs et des rêveries maladives auxquels sont amenés trop souvent les fidèles de toutes religions artistiques.

Ne discutons pas, puisqu'aussi bien Charles Albert n'a pas voulu le faire. Son livre ne prête guère à une controverse. Il est trop vide. Banale compilation dont la matière eu suffit à confectionner une brochure de vingt quatre pages plutôt qu'a un délayage incolore de gros bouquin à 3 fr. 50.

LE BIBLIOGRAPHE.

Baladons-Nous

C'est bientôt la fin des beaux jours et les amateurs des chahutages joyeux à l'ombre des verdoyantes frondaisons, feront bien de se hâter Amusons-nous avant le temps des frimas...

Dimanche prochain 22 août, nous proposons une balade à Meudon.

On se mobilisera de 8 heures à 8 heures 1/2 du matin. à l'embarcadère des bateaux du Louvre.

Se mettre à son aise, comme de juste, et ne pas oublier les munitions — pour l'estomac des copains et pour le cerveau des honnêtes gens.

NOTA. — Que les musiciens décrochent, à cette occasion, leurs ustensiles artistiques.

Où l'on discute ! Où l'on se voit !

Causeries Populaires des XVIIe et XVIIIe Rue du Chevalier-de-la Barre 22 — Lundi 23 Aout à 8 h. 1/2. *La Théorie et la Pratique* par Noel

Causeries Populaires des Xe et XIe, 5, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême). — Mercredi 25 Aout à 8 heures 1/2. *Le Bonheur* par Imbard.

Groupe anarchiste du XIVe. — Maison Commune 111 rue du Château, le Jeudi 19 Août à 8 h. 1/2. Causerie sur *La Servitude Volontaire* par Bertrand.

La Libre Discussion, groupe du IVe — Salle du Petit Chalet, 69 rue de l'Hôtel de Ville Vendredi 20 Août à 8 h. 1/2, Causerie sur *Le Déterminisme* par Léonardi.

AVIGNON. — Café de l'Entr'acte, premier etage, place de l'Horloge. Jeudi 19 courant à 8 h. 1/2 du soir, Organisation d'une balade au Chêne Vert le dimanche 22.

NIMES. — *Groupe d'Etudes Sociales*. rue du Grand Couvent 22, Samedi 21 courant à 9 h. du soir. Causerie par Landrot sur *Le Militarisme*.

Revue des Journaux

Le Libertaire

Janvion considère la guerre comme une possibilité émancipatrice, favorisant l'insurrection prolétarienne.

Donati parle des *Choses d'Italie* et montre ces socialistes silencieux devant la venue du tzar.

A l'école laïque, on vote, on se dispute, on se bat, on fait de la politique, on fabrique de futurs abrutis, affirme P. L.

« Un typo » s'écrie « A bas les pontifes, surtout ceux du syndicalisme! »

Un dernier mot sur le néo-malthusianisme par le père Barbassou, qui ne dit pas grand chose. Enfin si c'est vraiment le dernier mot...

Une nouvelle sur l'amour et la famille — de Duchmann — et c'est tout pour ce numéro.

Le LISEUR

Nos Éditions

Nous venons de terminer la brochure annoncée

Le Culte DE LA Charogne

par **Albert LIBERTAD**

Inutile de dire aux copains à quel besoin répond cette brochure venant traiter une question qui n'avait pas encore été envisagée.

Pour étudier ce problème et pour combattre les stupides préjugés et les cérémonies ridicules, dont les hommes entourent la mort de leurs contemporains, il sera utile à tous de lire cette brochure et de la faire circuler.

On peut nous la demander. Soigneusement éditée, nous l'envoyons à **0,05** *l'exemplaire, le cent* **3,50** *(en gare* **4,10***)*

Pour *l'anarchie*

Le papier que nous avons eu tant de peine à imprimer peut mieux nous servir qu'aux marchands de frites. C'est pourquoi nous réservons tous nos invendus aux camarades distributeurs. Les frais d'envoi étant seuls à leur charge.

En leur rappelant ces moyens à la portée de tous, nous pensons bon de citer à nos amis l'exemple de camarades qui, depuis le début de notre publication prennent régulièrement plusieurs numéros, se chargent de les placer autour d'eux ; cela est doublement utile.

Que ceux qui s'intéressent à notre existence ne négligent pas ces petits gestes et fassent de leur mieux pour soutenir notre effort.

SAINT-DENIS

Samedi 28 Août à 8 h. 1/2 du soir

Salle de l'Avenir Social

rue des Ursulines

GRANDE CONFÉRENCE PUBLIQUE

Sujet traité :

LA

Révolution Espagnole

Orateurs inscrits :

Ch. MALATO — GIRAULT — MÉTIVIER

MAURICIUS — AUGER — RICORDEAU

André LORULOT

TROIS MOTS AUX AMIS

AUFAUVRE donnera de ses nouvelles à Lorulot aux C. P.

CARTERON Envoie la suite de ta copie. Publierons ensuite.

FLOTTER même demande qu'au précédent.

LE COPAIN qui a demandé 4 brochures d'Hardy et Prophilaxia Sexualis est prié de donner son adresse.

MARESTAN Impossible éterniser la discussion en insérant ton dernier article.

COLORADO. — Pouvons fournir bouquin demandé à 1 fr 40 franco.

HOURDEBINE. — Journal nous revient. Donne ton adresse exacte.

OLIVINE. — Paraitra dans prochain numéro.

JANVION. — N'insérons pas ta note qui ne rectifie rien.

Un Copain de Joinville demande à correspondre avec d'autres copains de Joinville, St. Dizier, Vassy. Ecrire aux C. P.

Joseph ISLAS chez Bertin à Longwy Bas n° 17 désire se mettre en rapport avec les camarades de Longwy.

KARLUS. — Impossible Vendredi. Samedi Kope latine.

A. C. — Vous ai écrit comme convenu. Jules.

MAURICIUS se rendant du 18 au 26 Septembre dans la région du Nord, prie les camarades de Calais, Dunkerque, Lille, Amiens, etc., qui voudraient organiser des conférences de lui écrire immédiatement aux C. P. Le sujet traité sera : *A bas le Parlementarisme.*

LE RÉTIF se trouvant à Lille prie ses amis de lui écrire poste restante, bureau central Lille (à son nom entier) Deflandre lui enverra le « Rév ».

EL JOVEN à Denain. I no hâs recibido la ultima carta que te he enviado hace unos quince dias ? Raymond.

BEAUVOIR de retour d'Australie demande des nouvelles de Nathalis.

LECOUTEUX et DUVAL donneront de leurs nouvelles à Prévost (Argenteuil).

RUTMANN, PLASSENT, WITHOUMANNE, EGGERIK. Lettres pour vous aux C. P.

BERNARD de Londres. — Envoie adresse à L. S.

CARDI. — Abruti, quand reviens-tu ?

PINSARD Victor. — As tu reçu mes deux réponses ? L. Révault.

CAGNOLI. — Passe voir H. B. aux C. P.

Maurice C. — Dis-donc à Boulanger quand on te verra.

L. L. L. — Passera la semaine prochaine.

— Travail en Camaraderie —

Imp. des Causeries Populaires : Jules Dupont

Le Gérant : Maurice IMBARD